L'HOMŒOPATHIE

EN PRÉSENCE

DU

CHOLÉRA

A SMYRNE EN 1865

PAR

Le docteur A. CRICCA

Chevalier de l'Ordre Impérial du Medjidié,
Membre des Académies et Sociétés homœopathiques de Palerme,
Saint-Louis (Missouri), Rio-Janeiro, Paris, Bruxelles.

NOUVELLE ÉDITION
Revue et corrigée

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE

Rue Hautefeuille, 19

1866

AVANT-PROPOS

« Plus on réfléchira sur les détails plus on sentira la certitude des principes. » MONTESQUIEU.

En publiant, dans cette nouvelle édition, et réunis en un seul mémoire, les deux opuscules qu'on va lire, nous nous sommes proposé un double but : nous avons voulu d'abord présenter un ensemble de faits, — et de faits concluants, — venant développer et confirmer du poids de leur autorité les principes qu'au nom de la science homœopathique nous avons antérieurement posés. La théorie prouvée par les faits, c'est un objet qui nous a paru avoir son importance.

Nous avons voulu en second lieu offrir, à propos de cette terrible maladie dont le souvenir frappe encore d'épouvante les populations, une étude qui, quoique locale, n'est pas, croyons-nous, dépourvue

d'intérêt, même à un point de vue général, dans un moment où des savants réunis en conférences internationales à Constantinople sont appelés à résoudre cet important problème : « rechercher et trouver les moyens prophylactiques à employer pour préserver l'humanité des atteintes du terrible fléau. » — Tout en formant des vœux pour qu'on obtienne un résultat si désirable, nous avons cru de notre devoir, pour le cas où une nouvelle invasion viendrait à se produire, de rappeler aux gouvernements, aux médecins et au public, les moyens efficaces dont l'homœopathie dispose pour combattre le choléra.

Smyrne, le 1er avril 1866.

A PROPOS DU CHOLÉRA

« Salus populi suprema lex. »

Notre but, en publiant ces lignes, est indiqué par l'épigraphe que nous avons choisie. Si nous prenons la parole en présence d'une question d'intérêt public, soulevée par l'apparition du choléra en Égypte, ce n'est certes pas pour faire du bruit autour de la doctrine qui a notre foi ; c'est encore moins, avons-nous besoin de le dire, pour appeler l'attention sur notre personne. Notre unique désir, c'est de rendre service à nos semblables, en aidant à relever le moral, à détruire ou à combattre, autant qu'il dépend de nous, cette contagion aussi pernicieuse qu'une épidémie : LA PEUR.

Connaître son ennemi, a-t-on dit, c'est avoir déjà un immense avantage pour le combattre.

Qu'il y ait ou non le *choléra* parmi nous, il n'en est pas moins vrai qu'il s'agit de cette épidémie ou plutôt d'une panique qui s'est rapidement propagée et dont ce terrible fléau a été la cause, sinon le prétexte. Ce qui est certain, c'est que, grâce au retentissement de la fâcheuse nouvelle et à la perspective de la terrible invasion dont nous sommes menacés, nous nous trouvons sous l'empire d'une crainte légitime et qui, demain, pourrait se convertir en une cruelle réalité.

Nous ne discutons donc pas si l'existence de cette maladie est un fait avéré ; si les quelques cas qui se sont produits dans notre ville, présentent bien tout ce qui constitue des cas de choléra. Nous allons même plus loin, nous ne cherchons pas à

discuter si l'épidémie qui sévit en Égypte est le *choléra-morbus*. Nous acceptons, au milieu des contradictions plus ou moins officielles, que c'est bien cette cruelle maladie qui exerce ses ravages à Alexandrie, qui frappe ainsi à nos portes, qui même a signalé sa présence au milieu de nous, et a déjà fait, si l'on veut, des victimes.

Ceci posé, nous nous trouvons en face d'un objet qui intéresse la santé publique, qui est par conséquent d'une immense portée, et nous nous croyons dès lors suffisamment autorisé à présenter quelques conseils, en les faisant précéder des observations suivantes, qu'on trouvera, nous l'espérons, utiles et nécessaires.

« Le *choléra asiatique*, ainsi appelé parce qu'il nous est venu d'Asie, est une maladie particulière dont l'essence ou la véritable nature pathologique est restée jusqu'ici une énigme pour tous les pathologistes. Il a pris naissance aux bords du Gange, et paraît avoir son siége spécial aux *Grandes Indes*, d'où il se répand de temps en temps jusque chez nous en traversant tous les pays orientaux de l'Europe. C'est alors qu'il devient *épidémique*, tandis que, dans l'intervalle de ces époques, il ne se manifeste que d'une manière *sporadique*, c'est-à-dire par des cas isolés, surtout dans les mois de *juillet* et d'*août*, et dans les pays méridionaux de l'Europe principalement. Avant la dernière grande épidémie qui a décimé l'Europe, de 1829 à 1832, on ne faisait pas grande attention à cette maladie qui cependant s'était toujours manifestée, par-ci par-là, à des époques différentes, seulement sans faire d'aussi grands ravages que lors de sa dernière invasion chez nous (1). »

« La manière dont il se propage, l'irrégularité de sa marche et de ses apparitions, la variété des sujets qu'il choisit pour victimes, ont constamment déjoué toutes les théories sur sa nature (2). »

Mis en présence de ce redoutable adversaire, les médecins

(1) Jahr, *Du traitement homœopathique du choléra*. Paris, 1848.

(2) Alexis Espanet, *Études élémentaires d'homœopathie*. Paris, 1856.

de l'ancienne école ne manquèrent ni d'un vaste champ pour essayer, appliquer, expérimenter et varier leurs traitements, ni de moyens pour parvenir à en connaître, étudier et apprécier les résultats.

Les faits vinrent malheureusement détruire les espérances qu'on avait entretenues à cet égard. Les déceptions furent cruelles, et tristes furent les aveux arrachés aux plus courageux champions de la médecine officielle.

Il est aujourd'hui avéré que les traitements des allopathes sont souverainement impuissants contre le choléra.

« Tout le monde en convient, dit à ce propos le docteur Chargé (1), et, s'il restait quelque doute à cet égard, on serait vite édifié en jetant les yeux sur le *Traitement du choléra*, par le docteur Fabre (2), qui énumère les divers traitements employés dans le choléra par les plus célèbres médecins allopathes de tous les pays; on y compte de 1,500 à 1,800 moyens, non de guérir, mais de traiter cette maladie, tous en opposition les uns avec les autres. Chacune de ces formules ne contient pas moins en moyenne de quatre drogues mêlées ensemble, ce qui fait un total de 6 à 7,000 médicaments employés pour la même maladie.

» Ce n'est pas tout encore : on trouve, dans le livre du docteur Fabre, tous les procédés barbares inventés et perfectionnés par l'allopathie pour torturer et martyriser les pauvres malades : *sinapismes effrayants*, enveloppant les malades des pieds à la tête; *section de l'artère temporale*, pour en faire jaillir par force une *goutte de sang; larges vésicatoires sur toute la région dorsale et stomacale; ventouses*, *moxas*, *fustigation avec des orties*, *saignées*, *sangsues*, *frictions* jusqu'à enlever l'épiderme; la chaleur, la glace; et tout cela... pour guérir, sans doute? Hélas ! non. Le consciencieux auteur du livre sur le traitement du choléra avoue et constate franchement qu'après l'emploi de

(1) Chargé, *l'Homœopathie et ses détracteurs à l'occasion de l'épidémie de choléra qui a régné à Marseille.* Paris, 1855.

(2) Fabre, *Choléra-morbus; guide du médecin praticien dans la connaissance et le traitement de cette maladie*. Paris, 1854.

chacun de ces moyens, la mort arrive presque toujours, tantôt en *deux* heures, tantôt en *douze*, *quinze*, *vingt-quatre* ou *quarante-huit*. »

Autres déclarations qui viennent corroborer les conclusions du docteur Fabre :

« Parmi les traitements si divers et si nombreux employés contre le choléra épidémique, il n'en est malheureusement aucun auquel on puisse attribuer une efficacité constante (1). »

« Lorsque en 1832 le choléra vint sévir sur nos populations, les journaux de médecine ne furent remplis, pendant toute la durée de l'épidémie, que de discussions, de mémoires, de travaux divers sur cette cruelle maladie. En 1849, les médecins ne montrèrent pas moins de zèle et de fécondité pour la détermination de sa nature et de son traitement; mais, hélas! fécondité menteuse, zèle inutile; le choléra n'en est pas moins resté une affection inconnue, décourageante, et pour les théoriciens et pour les thérapeutistes (2). »

Inutile, dirons-nous avec l'auteur qui nous a fourni ces extraits, de poursuivre le cours de ces citations.

D'ailleurs les chiffres viennent malheureusement leur prêter un éloquent appui.

Voici, entre autres, les résultats extraits d'un ouvrage publié à Leipzig en 1843, où l'on trouve l'indication de toutes les sources où l'auteur a puisé : « Sur 459,536 cholériques (déduisant 42,056 au sujet desquels on n'a pu obtenir d'indications positives) traités allopathiquement, 222,342 sont morts, ce qui fait près de 52 pour cent. »

Et, dans un autre ouvrage écrit en 1854, à la suite de listes dressées par le docteur G. Ferrario pour le choléra, dans la Lombardo-Vénétie, on observe la même proportion, soit, sur 10,000 cholériques traités par l'allopathie, une mortalité en moyenne de 5,385 ou de 54 pour cent.

(1) *Compte rendu du traitement du choléra à l'hôpital Sainte-Eugénie, service de M. Barthez* (*Revue de thérap. méd.-chirurg.*, 1er nov. 1854.)

(2) *Abeille médicale, Revue clinique française et étrangère*, 25 Juillet.

Toutes les statistiques authentiques, dressées par les allopathes, établissent les mêmes rapports pour le nombre des morts, qui s'est même parfois élevé jusqu'à 70 pour cent.

La médecine officielle voyant ses moyens curatifs produire de si faibles résultats, se hâta de conseiller les mesures d'hygiène publique et privée. Mais ces mesures, quoique d'une incontestable utilité, n'ont pas empêché le mal de sévir avec une extrême vigueur dans toutes ses apparitions, et jusque dans les villes et les milieux les mieux assainis.

Pendant que les allopathes se perdaient en mille conjectures savantes sur la nature du mal et variaient à plaisir leurs procédés si nombreux, les homœopathes, guidés par l'ensemble des symptômes morbides, administraient, sans frais d'imagination, les remèdes indiqués par la loi des semblables, cette simple et majestueuse loi qu'Hippocrate, toujours cité, jamais imité, formule en ces propres termes : *Morbi plerique his ipsis curantur a quibus etiam nascuntur* (1).

Eux aussi recommandaient et recommandent l'hygiène, mais cette mesure seule ne peut suffire.

Nous laissons encore ici la parole à l'éminent docteur Chargé.

« On s'obstine trop généralement à ne reconnaître d'autre prophylaxie que l'hygiène elle-même ; c'est une erreur.

» L'hygiène est la science de la santé; sans doute elle est une partie essentielle de la science des corps organisés vivants, mais enfin elle n'est que l'étude des modifications que peuvent imprimer à la santé les circonstances nées de l'économie elle-même, ou des choses qui exercent sur elle une action, sans toutefois que ces dérangements aillent jusqu'à constituer un état de maladie.

» Devant tous les virus, émanations, effluves, venins, l'hygiène est impuissante; c'est à la thérapeutique seule qu'il appartient de les combattre.

» Emprunter à la thérapeutique des agents capables d'anti-

(1) *De morb. sacro opp*. Édit. Haller, t. III, p. 131.

doter un miasme, avant que l'économie ait ressenti son influence, ou modifier d'avance l'organisme lui-même pour rendre nulle son action, c'est là ce qu'on appelle faire de la médecine *préservatrice*, et, ainsi envisagée, la médecine préservatrice a des bases aussi rationnelles que la médecine curative; elle promet, en outre, des résultats plus favorables et achetés au prix de moindres chances.

» Mais demandons-nous s'il est possible, quand règne un mal épidémique quelconque, de se préserver de son influence.

» D'ores et déjà je maintiens que cela est possible puisque cela est. Cette prétention n'est point seulement approuvée, reconnue par la théorie; elle est depuis longtemps confirmée par des faits accomplis.

» Il est trois fois vrai que, dans la scarlatine épidémique, la *belladone* a préservé, presque sans exception, tous ceux des enfants à qui l'on avait eu le soin d'en donner une petite dose, à des intervalles plus ou moins rapprochés, tant que durait l'épidémie.

» Tous les livres classiques de médecine citent des exemples nombreux de cette action préservatrice de la belladone. Si leurs auteurs passent trop souvent sous silence le nom de Hahnemann, c'est une lacune plus ou moins involontaire que l'ignorance seule peut se refuser à combler, parce que c'est à cet immortel thérapeutiste, et à lui seul, qu'est due cette précieuse découverte.

» Il est encore écrit en cent endroits divers, dans les annales de la science, que le *quinquina* guérit les fièvres intermittentes des marais, en même temps qu'il assure l'immunité contre les récidives. »

Nous ajouterons, en allongeant la liste : l'expérience et l'observation ont démontré que :

La rougeole a son préservatif dans la *pulsatilla;*

La miliaire pourprée dans l'*aconitum;*

Le croup dans le *lycopodium* et le *phosphorus;*

La coqueluche dans la *pulsatilla;*

La petite vérole dans le *vaccinum.*

« Si donc le quinquina, la belladone, dit toujours le docteur Chargé, obéissant à la loi d'analogie, se sont montrés efficaces pour préserver de la fièvre des marais, de la scarlatine épidémique, sous l'empire même des principes engendreurs, je demande pourquoi l'on refuserait un privilége de même nature, émanant de la même source, aux médicaments qui se trouvent avec le choléra dans les mêmes rapports pathogénétiques que ceux du quinquina avec la fièvre des marais, et que ceux de la belladone avec la fièvre scarlatine. L'essentiel était de trouver les analogues du choléra ; mais, cette difficulté vaincue (et il est constant que, par ses travaux d'expérimentation, Hahnemann en a triomphé), rien ne s'oppose à ce que l'on admette que, chez les individus soumis à l'action de ces modificateurs, l'influence épidémique cholérique soit frappée d'impuissance, de la même manière que la fièvre scarlatine et la fièvre intermittente des marais sont annihilées par le quinquina et la belladone. »

En effet, de la théorie passant hardiment à la pratique, les homœopathes adoptèrent unanimement, avec conviction, cette marche logique et s'appliquèrent à combattre l'épidémie dès ses premiers prodromes, par les moyens prophylactiques que la méthode hahnemannienne leur mettait entre les mains.

Chose à noter : « Il n'y a pas un homœopathe dans toutes les contrées de la terre qui ne possède les mêmes convictions et les mêmes armes. Accord immense, admirable ensemble de convictions, qui suffiraient, à eux seuls, pour ouvrir les yeux à tout le monde (1). »

Ce n'est un mystère pour personne que, parmi les médicaments prophylactiques, les deux principaux, maintes fois expérimentés, et toujours avec succès, reconnus enfin comme les spécifiques préservatifs incontestables du choléra, sont : le *veratrum album* (ellébore blanc) et le *cuprum* (cuivre).

Les résultats ont tous confirmé l'efficacité de ces préserva-

(1) Espanet, *Études élémentaires d'homœopathie.* Paris, 1856.

tifs, *veratrum* et *cuprum*, indiqués par l'homœopathie. Les témoignages ne nous manquent pas.

1° Le docteur Jal, de Saint-Pétersbourg, écrivait en 1849 (1): « Bien que j'aie une clientèle considérable, qu'on ne croie pas que j'aie eu à traiter beaucoup de cholériques. Tous mes clients étaient fournis de préservatifs; les neuf dixièmes d'entre eux n'ont rien ressenti; une vingtaine ont souffert de crampes que les frictions d'alcool camphré ont suffi pour faire rapidement disparaître; cinq ou six ont eu la cholérine, *aucun n'est mort.* »

2° Le chevalier docteur Liuzzi, à Rome, l'un des premiers qui ont introduit l'homœopathie en Italie, observe que, « lors de la grande épidémie de 1837, pas un de ceux qui ont eu recours aux préservatifs n'a été atteint du choléra. »

A Barcelone, en 1854 :

3° Docteur Sirarol. — « *Aucun* de ceux qui ont usé des préservatifs n'a eu le choléra confirmé. »

4° Docteur Domenech. — « Plusieurs centaines de personnes ont pris les préservatifs; *pas un* cholérique. »

5° Docteur Sanllehi. — « 3,000 personnes ont pris les préservatifs, 1 malade. »

A Valence :

6° Dans la clientèle de MM. les professeurs Pastor et Mateu Garin, tout le monde prend les préservatifs; un seul cholérique.

7° Docteur Duvos. — « 14 familles ont pris les préservatifs; un seul malade, un enfant de deux ans. »

8° Pedro Martinez Mosegosa, à Murcie, en 1854 : — « 213 personnes prennent les préservatifs; pas un malade. »

9° Docteur Chargé, à Marseille : — « La prophylaxie a été admirable : 1° je n'ai pas eu un cholérique dans ma clientèle fort étendue; 2° la maison du Refuge, à Marseille, qui, en 1849, me donna 250 cholériques dont 15 seulement ne purent être

(1) Jal, *le Choléra morbus traité en Russie par l'homœopathie*. Paris, 1849.

sauvés, a été préservée entièrement (1854), et cette maison renferme 400 personnes. »

10° Les docteurs Mure, Gatti et Coddé, à Gênes, en 1854, ainsi que le docteur Monti, à Bologne, la même année, obtinrent dans leurs clientèles les mêmes résultats.

Ces chiffres sont éloquents, et il ne tiendrait qu'à nous de multiplier indéfiniment ces listes authentiques.

Notre but étant uniquement de faire ressortir le caractère comparativement peu dangereux que revêt la maladie du choléra, lorsqu'on s'oppose à l'absorption du miasme, qu'on se garantit ou qu'on se préserve de son influence par les préservatifs indiqués par l'homœopathie, nous croyons inutile de donner ici la liste complète de la mortalité parmi les malades traités homœopathiquement et qui ne s'étaient pas soumis aux moyens prophylactiques.

Disons seulement que la moyenne des décès n'a pas été généralement au delà de 5 à 8 sur 100 (docteur Jahr). Voici quelques citations à l'appui :

A Prague, 1832, le docteur Schuller a traité homœopathiquement 113 cholériques, et, sur ce chiffre assez imposant, il a été assez heureux pour ne pas perdre un seul malade.

Dans la même ville, le docteur Lowy, qui exerçait plus particulièrement dans la partie basse de la ville, c'est-à-dire là où l'épidémie a sévi avec le plus de fureur, a traité 80 cholériques, et, sur ce nombre, 72 guéris, 8 morts.

A Tischnovitz, le docteur Gerstel a traité, à lui seul, 330 cholériques : guéris 298 et 32 morts. Cinq de ces derniers avaien plus de 70 ans.

A Vienne, le docteur Marenzeller perd 3 cholériques sur 30; le docteur Loedever, élève de P. Frank, après avoir perdu les 15 premiers malades, se décide à faire de l'homœopathie, et, sur 80 : 2 morts, 78 guéris. — Le docteur Schutz : 17 malades, tous guéris.

Le livre qui a fourni ces quelques extraits est dû au docteur Roth, médecin allopathe, professeur de pathologie à l'université de Munich, qui avait été chargé par le ministre de l'inté-

rieur, en Bavière, V. Wallerstein, d'aller étudier sur les lieux les résultats des traitements homœopathiques contre le fléau épidémique (1833).

« Sur 14,014 cholériques, dit un travail statistique déjà cité, traités par la nouvelle méthode et sur lesquels on a pu obtenir des renseignements authentiques, 12,748 ont guéri, 1,266 sont morts, ce qui fait en moyenne 9 pour 100. »

Même proportion parmi les cholériques morts à Berlin, Brunn, Paris, Angers, Bordeaux, en Russie, etc., etc.

Notre conclusion est simple :

Nous espérons être préservés de ce terrible fléau.

Nous comptons, pour échapper à cette cruelle calamité, sur les mesures rigoureuses et recommandées par la plus simple prudence que ne manqueront pas de prendre nos administrations supérieures; sur les soins empressés du médecin sanitaire à veiller à tout ce qui intéresse la santé publique ; sur les moyens hygiéniques que tous, riches et pauvres, feraient bien d'adopter.

Mais, si malgré nos efforts et nos vœux, le *choléra* venait à éclater parmi nous, nous conseillerions de recourir, sans perdre un temps souvent précieux, aux mesures préservatrices appuyées sur les considérations qu'on vient de lire et que nous résumons de la manière suivante :

DU RÉGIME ET DES MOYENS PRÉSERVATIFS CONTRE LE CHOLÉRA.

1° *Du régime.* — Ce qu'il importe surtout d'observer pour se garantir autant que possible de l'infection, c'est d'éviter toutes les choses qui pourraient augmenter la réceptivité de l'organisme pour cette maladie.

On devra donc mettre le plus grand soin à la propreté de sa personne et de sa demeure et faire surtout attention à ce que l'air dont on est entouré soit aussi pur que possible.

On évitera de dormir plusieurs ensemble dans la même

chambre; on ouvrira souvent dans la journée les fenêtres des appartements, afin d'empêcher que les mauvaises exhalaisons y séjournent.

Il est nécessaire de se garantir de tout brusque changement de température, de passer du chaud au froid, et spécialement pendant la nuit.

On doit se tenir plutôt chaudement et porter des habits qui atteignent ce but, et cela en rapport avec les diverses saisons.

Ensuite l'on évitera les excès de tout genre, tant dans la nourriture que dans le travail, les veilles, les jouissances.

On recherchera plutôt les exercices au grand air que le séjour dans les maisons, surtout dans les quartiers populeux, attendu que le miasme concentré dans un petit espace est toujours beaucoup plus dangereux que lorsqu'il est répandu dans l'atmosphère.

On fuira le repos et la mollesse qui prédisposent à recevoir sans résistance les impressions extérieures. Une occupation modérée, une douce activité, constituent une distraction efficace qui éloigne la crainte et le danger.

En outre, bien qu'il faille ne pas trop apporter de changement à son régime habituel, pourvu que ce dernier soit conforme aux règles de la tempérance, l'on devra se préserver, autant que possible, de toute espèce de refroidissement, s'abstenir de l'usage de certaines substances, telles que melons, concombres, fruits acides, vinaigre, surtout le suc du citron, les herbages amers où aromatiques, les fromages vieux et forts, les *glaces;* éviter les aliments de difficile digestion et, en général, tout ce qui serait en état de produire, dans des circonstances favorables, une sorte de choléra artificiel.

Nous conseillons comme boisson l'eau sucrée aromatisée avec le rhum ou le cognac.

Ceux qui supprimeront le café feront une chose utile, et, si cette privation leur paraît pénible, ils doivent en diminuer les doses habituelles.

L'usage du thé et du tabac peut être toléré, surtout s'il est ancien et que l'organisme puisse se ressentir d'un change-

2

ment trop subit. Il suffit de le modérer progressivement.

Il est nécessaire surtout d'éviter les violentes impressions ou émotions morales, les fortes passions, le jeu, la colère, notamment la peur, les frayeurs, le dégoût, la crainte d'être infecté, les angoisses, les soucis prolongés, etc. Il importe donc avant tout de garder, autant que possible, pendant tout le temps que le choléra règne dans une localité, la tranquillité d'âme et le calme de l'esprit, et de ne jamais oublier le conseil précieux donné par Horace à Délie :

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem sicut in prosperis...

2° *Des préservatifs.* — Voici ceux indiqués par Hahnemann en 1832 et dont l'efficacité, comme on l'a vu plus haut, est confirmée par l'expérience.

On prend, chaque deux jours, deux ou trois globules de *veratrum album* à la 12e dynamisation, à sec sur la langue ; il est préférable d'en faire usage à jeun.

On alterne avec le *cuprum metallicum* 12e, dont on se sert après le veratrum, en prenant également deux ou trois globules, chaque deux jours, à sec sur la langue et à jeun.

Un troisième préservatif est la teinture de *colocynthis*, dans le fort de l'épidémie, et surtout pour ceux qui, par suite de l'extrême frayeur, sont atteints d'affaissement moral, de spasmes, de tremblement et même de coliques et de diarrhées. Une goutte, ou même quelques globules, chaque jour, suivant le cas.

Le docteur Héring (1) a de plus recommandé l'usage du soufre dans les bas pendant le fort de l'épidémie.

Ce serait peut-être ici le lieu de spécifier les symptômes qui caractérisent la simple cholérine et ceux qui distinguent le choléra sporadique du choléra asiatique ; de décrire le traitement des prodromes, de la première période du choléra épidémique, puis de sa deuxième et de sa troisième ou dernière période ; d'indiquer enfin les puissants spécifiques curatifs que possède l'homœopathie pour tous ces cas, et dont le

(1) Héring, *Médecine homœopathique domestique.* Paris, 1860, in-12.

veratrum et le *cuprum* ne sont pas les moins énergiques.

Nous ferions de la science, nous allongerions de beaucoup cette publication, et telle n'est pas notre intention.

Nous nous bornons à rappeler qu'il est d'une très-grande importance de prêter toute son attention aux premiers symptômes du choléra. Dès qu'ils apparaissent, la maladie est guérie comme par enchantement, en faisant usage des médicaments homœopathiques.

Et, pour plus de clarté, nous notons ici ces premiers symptômes.

Chute rapide de toutes les forces vitales ; — malaise général, lassitude ; — impossibilité ou difficulté de rester debout ; — air égaré, yeux caves ; — physionomie triste, abattue ; face pâle et froide ; — pouls ralenti ; — vertiges et tintement dans les oreilles ; — tête entreprise ; — froid général ou partiel ; — douleurs brûlantes dans l'estomac et le gosier ; — sensibilité très-douloureuse du creux de l'estomac au toucher ; — crampes ou douleurs tractives dans les mollets et les autres parties musculeuses ;— engourdissement des doigts ;—découragement et désespoir ;—souvent absence de soif, de vomissements et de diarrhée ; — mais, bien souvent aussi, évacuations assez fréquentes par le haut et le bas.

Quand un individu commence à ressentir l'ensemble des symptômes indiqués, c'est la première période du mal qui s'annonce, et, dans cette circonstance, l'*esprit camphré* d'Hahnemann est le spécifique par excellence.

Nous en indiquons l'usage, car on peut l'administrer de suite, sans perdre de temps et jusqu'à l'arrivée du médecin.

On enveloppe le malade d'une couverture de laine, on le met au lit et on lui fait prendre deux ou trois gouttes d'*esprit de camphre pur* sur un morceau de sucre blanc, ou dans une cuillerée d'eau fraîche, toutes les cinq, dix et quinze minutes, aussi longtemps que les spasmes toniques et le froid glacial persistent, et jusqu'à ce qu'il survienne une chaleur bienfaisante avec transpiration, ce qui a lieu ordinairement après la cinquième ou la sixième dose.

Nous nous attendons à voir accueillir ces quelques pages par le sourire et le sarcasme de nos contradicteurs, pour ne pas dire de nos détracteurs, par le doute ou l'indifférence de la plus grande partie du public. On criera même au charlatanisme, et bien des âmes charitables seront entraînées à interpréter défavorablement les conseils que nous donnons dans l'unique but d'être utile à nos semblables. Les exceptions qui plaideront en notre faveur se compteront.

Nous prévoyons tout et nous nous attendons à tout.

Chacun est libre de suivre nos conseils basés sur l'expérience ou de passer outre. En exprimant nos pensées et nos convictions, nous obéissons au cri de notre conscience, nous remplissons un devoir.

N'arracherions-nous au fléau qu'une seule victime, cela suffirait pour nous faire oublier nos ennuis et nos peines.

Qu'on nous permette seulement, avant de terminer, de rappeler un fait, en constatant, avec le célèbre Broussais, « que rien n'est plus brutalement concluant qu'un fait. »

En 1860, lors de la violente épidémie de scarlatine qui fit tant de victimes à Smyrne, le rire fut également la réponse que plus d'un praticien et bien des gens du monde opposèrent à l'usage des globules de *belladone*, que, comme moyen prophylactique, nous conseillâmes à tous, amis ou ennemis, que nous distribuâmes indistinctement *gratis* à tous ceux qui nous en demandèrent, que nous administrâmes aux enfants (au nombre d'environ trois cents) de notre clientèle.

Et quel fut le résultat ?

Aux rires succédèrent les pleurs de ceux qui avaient perdu leurs enfants confiés à la médecine officielle ; on compta les victimes par centaines.

Pour nous, nous eûmes la satisfaction de voir TOUS les enfants de notre clientèle préservés de cette cruelle épidémie.

Smyrne, le 5 juillet 1865.

APRÈS LE CHOLÉRA

« Point de vagues et flottantes pensées, une résolution ferme ; peu de paroles, des actes. »
F. DE LAMENNAIS.

Contrairement aux vœux et aux espérances que nous exprimions en publiant notre premier travail, en date du 5 juillet, le fléau s'est abattu sur notre ville, implacable, furieux, frappant dans sa marche meurtrière, sans pitié, sans relâche et sans choix.

Timide et incertain au début, le choléra faisait parmi nous sa première victime le 24 juin. On sait qu'apporté d'Alexandrie par les vapeurs arrivant d'Égypte, à bord desquels s'entassaient les nombreux passagers fuyant la maladie qui venait d'y éclater, et surtout les pèlerins revenant de la Mecque, il signalait sa présence dans notre lazaret, et, de là en ville, dans des circonstances qu'il est bon de rappeler.

Une habitation turque adossée, au mépris des règlements, aux murs d'enceinte de ce lazaret, contenait une famille qui recevait d'un passager, atteint de choléra et mort le 20 juin, son linge à faire laver. Ces objets étaient envoyés à une blanchisseuse grecque de la ville, habitant un de nos quartiers les plus malpropres. Atteinte du mal, elle succombait le 24 juin.

Notons aussi que ce lazaret se trouve, par suite des nombreuses constructions récemment élevées au milieu des habitations qui, partant de Smyrne et longeant le rivage sud du golfe, s'étendent presque sans interruption jusqu'au village de Gueuz-Tépé. Il n'est donc plus nullement à l'écart, séparé, éloigné, dans

les conditions enfin voulues pour un établissement de ce genre (1).

La période des premiers jours, à partir du 24 juin jusqu'au 11 juillet, présente une sorte de vague dans la constatation des cas, la nature du mal, et, comme il arrive partout, fait flotter la population entre l'espoir et la peur. Mais le 14 juillet le doute n'est plus permis. Le quartier juif, qui s'est malheureusement toujours signalé, dans toutes les épidémies, par le triste honneur d'être le premier et le plus cruellement éprouvé, est envahi et, dès le lendemain même, le nombre des victimes croît dans une proportion effrayante.

La ville de Smyrne, située au fond d'un beau et vaste golfe, s'étage en partie sur le versant du mont Pagus, faisant face au N.-O., puis va doucement mourir sur la plage, envahissant, depuis peu d'années, tout le terrain de la plaine jusqu'à la mer dont elle comble même chaque jour des portions considérables pour y construire des habitations qui reposent ainsi sur un sol fort détrempé. Le haut de la ville est habité par les Turcs; la partie moyenne, celle entre les pieds du mont Pagus et les terrains au niveau de la mer, l'est en grande partie par les Juifs; le reste de la périphérie est occupé indistinctement par les Grecs, les Arméniens et les Européens.

La portion de la ville qui avoisine la mer a dû être exhaussée pour en écarter autant que possible l'humidité, de sorte que les quartiers intérieurs présentent un affaissement qui rend sinon impossible, du moins fort difficile, l'écoulement vers la mer, des égouts, des conduits et des eaux. Cet inconvénient fort grave sous le rapport de la salubrité publique et qui rend, de plus, très-fréquent le séjour d'eaux malsaines au milieu des voies publiques, se complique d'un système de rues étroites, enchevêtrées, toutes sales, offrant dans plusieurs endroits de véritables cloaques d'immondices. Les rues larges et propres forment une très-petite exception. Les maisons incendiées et non rebâties, ce qui n'est pas rare à Smyrne, servent de

(1) Nous apprenons avec plaisir que nos remarques ont été prises en considération, et que S. E. le gouverneur sollicite vivement de la Sublime-Porte la construction d'un nouveau lazaret, dans un endroit éloigné de la ville.

réceptacles à toute espèce de malpropretés, de corps morts d'animaux, etc., sans parler des cimetières situés dans les églises ou au centre des quartiers populeux.

Enfermé dans la partie la moins aérée de la ville, réunissant plus que les autres toutes les conditions défavorables que nous venons d'énumérer, le quartier juif devait nécessairement offrir au fléau une proie d'autant plus facile que le tempérament généralement lymphatique, la constitution malsaine de cette race, ses coutumes, son genre de nourriture et de vie, cette peur qui constitue pour ainsi dire le fond de son caractère, en rendaient les membres naturellement plus accessibles à l'infection. A eux seuls ils comptent pour un tiers dans le total des décès.

D'abord circonscrit dans les quartiers israélites, le choléra franchit ces limites et d'un bond s'abattit sur ceux de la Pointe, à l'extrémité nord de la ville, quartiers bas, conquis généralement sur la mer, imprégnés d'eau salée, constamment visités par les fièvres paludéennes et exposés aux vents violents du N.-O. C'était le 17 juillet.

Qu'on nous permette ici une petite digression, pour noter un fait qui n'est pas sans relation avec le narré que nous faisons. Invité ce jour-là même, vers 10 heures du soir, à aller par un temps orageux du N.-N.-E. visiter une famille dont 3 membres étaient pris de forts vomissements avec diarrhée et crampes, et présentant par l'aspect de l'ensemble des symptômes des cas de choléra dans la période algide, nous nous trouvâmes en présence de gens fortement impressionnés qui n'osaient entrer dans cette mansarde où gisaient à terre les malades, un homme, une femme et un garçon, tous heureusement guéris en peu de jours; et le lendemain nous apprenions que la veille, le 16, des moutons et plusieurs poules étaient tombés morts comme foudroyés dans un jardin attenant à l'habitation des malades.

Et, chose également digne de remarque, un jeune anglais, M. D. B., qui avait passé sa soirée dans une maison à deux pas de là, était pris de choléra en rentrant chez lui, et mourait quatre jours après.

A partir de ce moment, le fléau s'est, pour ainsi dire, répandu dans toute la ville.

C'est grâce, peut-être, à sa position élevée que le quartier turc, aéré et rafraîchi par les brises du vent d'O. et N.-O., a dû de n'être envahi que le dernier, vers le 20 juillet.

Cependant la frayeur était universelle, le sauve-qui-peut général; l'émigration prenait des proportions telles qu'on calcule que la moitié de la population s'est enfuie, soit dans les villages environnants, soit en Europe ou dans les îles. Les boutiques furent fermées, les bazars désertés; la ville resta vide, le commerce cessa complétement : c'était l'image de la désolation.

Disons, simplement, qu'il y a eu de déplorables défaillances, d'impardonnables désertions.

Par contre, reconnaissons que S. Exc. Rachid pacha, gouverneur de notre ville, a été admirable par sa conduite, son dévouement et son zèle dans ces graves circonstances. Quoique abandonnée et dépourvue de ces nombreuses patrouilles pour maintenir comme en Europe l'ordre public, la ville a traversé ces deux mois sans aucun désordre, sans même qu'on ait eu à y constater des vols.

Nous n'apprenons certainement rien à qui connaît une ville turque et à qui a lu la description succincte que nous avons donnée de celle de Smyrne, en disant qu'il y avait beaucoup, pour ne pas dire tout à y faire sous le rapport de la salubrité publique; de plus, comme dans tout grand centre de population, le régime hygiénique était à créer ; et ce n'est certainement pas, même avec toute la bonne volonté dont on peut vouloir faire preuve, en 24 heures, pas plus qu'en quelques semaines, que l'on parvient à improviser de pareilles réformes.

La charité publique n'a pas fait défaut. Tous ont donné. Les hôpitaux publics ont recueilli les cholériques. Des distributions de soupe et de pain ont eu lieu. On a porté des secours à domicile. Mais, sous le rapport de l'hygiène publique, qu'a-t-on fait? Services gratuits de médecins et de pharmacies pour les

malades, service pour la désinfection des maisons compromises, qu'a-t-on organisé?......

Même la vente des melons d'eau n'a pas été prohibée, et cela au plus fort de la maladie.

Remarquons que par les soins de l'autorité locale, on installa des tentes sur le versant du mont Pagus, au-dessus de la ville; qu'on y fit loger beaucoup de familles juives infectées et que, par cette sage mesure, le fléau qui décimait ces malheureux diminua sensiblement.

C'est en peu de mots et à grands traits que nous esquisserons la marche de la maladie.

Du 11 juillet, où le mal a réellement commencé ses ravages, au 25, le chiffre des morts offre peu de variations; c'est une moyenne de 30 décès par jour. Il semble ensuite y avoir un répit pendant les 3 journées des 26, 27 et 28, et tout d'un coup, de 17 décès qui avaient eu lieu le 28, la maladie atteint son point culminant les 29, 30, 31 et 1er août. On calcule au delà de 300 décès dans ces 4 jours. Après quoi elle se maintient, quoique faiblissant, dans une moyenne de 30 par jour, jusqu'au 15 août, pour entrer ensuite dans sa période définitive de décroissance.

Quoique le chiffre des cholériques morts pendant l'épidémie ne puisse malheureusement être rigoureusement connu; que celui des listes officielles ne soit pas exact, et qu'il y ait nécessairement lieu de modifier ces tableaux, nous pouvons hardiment porter ce chiffre aux environs de 2,200; et encore sommes-nous plutôt en deçà de la vérité, car nos renseignements puisés à de très-bonnes sources nous le donnent encore plus élevé.

Ces décès se décomposent de la manière suivante :

Juifs	800
Grecs.	700
Turcs.	520
Catholiques	100
Arméniens	60
Protestants	20
Total	2,200

Ce qui, généralement parlant, par rapport à la population demeurée en ville et qui est présumée avoir été de 100,000 âmes environ, donne une proportion de 22 morts pour mille habitants.

Il n'en est pas de même quand on l'étudie dans ses détails.

En effet, à l'exception des Juifs dont nous avons déjà indiqué les défavorables conditions hygiéniques, la population du pays, naturellement sobre, de mœurs plutôt douces et paisibles, se nourrissant presque exclusivement de légumes et de fruits, faisant peu usage de viande, mais en grande partie rigoureuse observatrice, et bien plus par routine, de nombreux carêmes et d'autres pratiques religieuses, et, à ne la considérer que sous ces linéaments généraux, offre, à tout observateur impartial, trois groupes assez tranchés, dans la proportion de la mortalité comparée au chiffre respectif des individus de chaque croyance.

En dehors des autres, formant une exception frappante, sont les Juifs chez qui la proportion est énorme, c'est-à-dire 70 morts pour mille habitants; soit une mortalité de 800 sur une population de 11,000 âmes demeurées en ville.

Le second groupe qui peut se dire le moyen, et qui comprend les Arméniens, les Catholiques et les Grecs, offre, à peu de différences près, la même proportion, soit respectivement environ 25, 20 et 18 décès pour mille; ou bien 60, 100 et 700 décès sur des populations de 2,400, 5,000 et 40,000 non émigrées de Smyrne.

Enfin le troisième groupe comprend les Turcs et les protestants dont les décès présentent 12 et 10 pour mille, soit 520 et 20 morts sur 40,000 et 2,000 individus restés en ville.

Et ici, pour toute observation, nous pourrions constater que la mort frappe comparativement plus ceux qui, par habitude, par les mœurs ou la croyance, la craignent le plus, et *vice versâ*.

Quant aux villages avoisinant Smyrne, à l'exception de Coukloudja et de Séidikeui dont l'altitude (350 pieds environ au-dessus du niveau de la mer pour le premier, et 450 pour le

second) explique en partie, peut-être, le privilége de n'avoir été que bien faiblement et indirectement visités par la maladie, tous les autres, tels que Bournabat, Narlikeui, Bounarbashi, Hadgilar, Cordélio, Gueuz-Tépé et même Boudja, ont été plus ou moins cruellement éprouvés.

Bournabat surtout, gros village situé au fond et à une petite distance d'une baie vers le N.-E. et à 5 milles anglais de Smyrne, a offert cette particularité, que le fléau y a été très-tenace et comparativement assez intense.

Il résulte, en effet, d'un tableau que, sans en garantir d'une manière absolue l'exactitude, nous croyons se rapprocher de la vérité, que sur une population exceptionnelle de 16,000 âmes, il y a eu 110 attaques de *choléra* dont 72 morts, soit une mortalité de 4,5 pour mille habitants et 65 décès sur 100 attaques.

A Boudja, sur 7,000 âmes, environ 30 attaques, dont 20 décès; soit 3 morts pour mille habitants et 70 décès sur 100 cas.

Voici maintenant le détail des malades reçus dans les hôpitaux de la ville ainsi que le chiffre de leurs décès :

Cholériques.

	Entrés	Morts	Guéris.	Proportion			
1° Hôpital grec	205	135	70	65	morts	pour	100
2° Hôpital civil turc. . . .	146	87	58	60	»	»	»
3° Hôpital de Saint-Roch. .	23	16	7	67	»	»	»
4° Hôpital de Saint-Antoine.	54	23	31	45	»	»	»
5° Hôpital français de marine	30	9	21	30	»	»	»
6° Hôpital militaire turc . .	70	20	50	28	»	»	»
7° Lazaret de Saint-Roch. .	40	12	18	30	»	»	»
8° Vaisseau turc.	56	17	39	30	»	»	»

Nous manquons de données assez certaines pour préciser le rapport de la mortalité chez les cholériques de la ville, soignés à domicile; mais, d'après les aveux des médecins eux-mêmes, il ne s'écarte pas beaucoup de la moyenne qui précède.

Quoi qu'il en soit, notre but en publiant ces tableaux n'est

certainement pas de nous livrer à la critique. Nous constatons uniquement des faits. Nous nous plaisons même à payer sincèrement notre tribut d'éloges aux médecins, non-seulement de ces hôpitaux, mais encore de la ville, dont le zèle, le dévouement et les efforts ne peuvent être mis en doute.

Ces résultats, tout tristes qu'ils sont, ne peuvent leur être imputés. Leur honneur est sauf : la méthode ou mieux, comme l'a dit M. Bonjean, sénateur, dans une mémorable discussion (1), — *le chaos de leur thérapeutique* est seul coupable.

Répétons ce que disait à l'Académie de médecine le célèbre docteur Malgaigne, professeur de la Faculté de médecine de Paris : *Absence complète de doctrine scientifique, absence de principes dans l'application de l'art, empyrisme partout; voilà l'état de la médecine* (2).

Quant au rôle de l'homœopathie dans cette triste et cruelle circonstance, nous devons avant tout, faisant abstraction de notre personne, convenir, avec la franchise que nous sommes habitué à mettre dans tous nos actes, que le public a fait à notre travail du 5 juillet « *A propos du choléra* » un accueil plus bienveillant que celui auquel nous nous attendions.

La demande de nos médicaments prophylactiques (*veratrum* et *cuprum*) que nous y avions conseillés, a été incessante et toujours en croissant. Nous en avons distribué environ 600 à des chefs de famille, ce qui fait monter, en se tenant à une moyenne très-modeste par groupe ou famille, à 3,000 le nombre des personnes qui en ont fait usage.

Nous devons nous empresser d'ajouter que malgré ce chiffre respectable d'individus de toutes les classes et conditions qui ont pris de nos prophylactiques, il n'est pas venu à notre connaissance qu'*un seul* ait été atteint du choléra. Les quelques

(1) Séance du Sénat, 3 juillet 1865.

(2) Malgaigne, *Bulletin de l'Académie de Médecine.* 8 janvier 1856, tome XXI, p. 316.

dérangements d'estomac, ou même les légères cholérines dont ont souffert ces personnes, ont été facilement et promptement guéris par l'usage du *veratrum*, surtout pris en solution, à doses plus ou moins répétées.

Ce magnifique résultat obtenu, *sur toute la ligne*, nous paraît digne d'être noté et ne fait que confirmer les résultats identiques constatés par tous les homœopathes de tous les pays et dans toutes les précédentes invasions de cette épidémie.

Il y a, de plus, des faits significatifs dont nous avons pu être témoins et qui viennent corroborer ce que nous disons touchant l'efficacité des moyens prophylactiques conseillés par la médecine homœopathique.

Nous n'en citerons que quelques-uns :

1° Sur quatre familles, toutes proches parentes, trois prenaient scrupuleusement les préservatifs dont nous les avions munies. La quatrième, la famille A. C., qui se moquait de l'homœopathie, n'en voulut jamais faire usage. S'étant rendue à la campagne, dans la famille S., elle perdit d'abord un enfant de sept ans ; peu après, le père et la mère, atteints eux-mêmes de la maladie, mouraient en peu d'heures, malgré tous les secours de la médecine. La famille S et les autres ont pu impunément assister leurs parents attaqués de choléra, sans rien éprouver.

2° Une assez nombreuse famille J. habitait un koula dans le vallon de Sainte-Anne. Elle en loua une portion à la famille S. de Smyrne, dont quatre membres moururent du choléra ainsi qu'une nourrice du sieur J. Le reste de cette famille n'eut rien, bien qu'elle fût mêlée à la famille S. et qu'elle assistât ses malades. On observa qu'à l'exception de cette nourrice, atteinte du mal, tous les membres de cette famille J. prenaient des prophylactiques.

Ceci vient d'autant mieux confirmer l'efficacité de la prophylaxie, qu'en général les cas n'ont jamais été isolés dans une famille, et qu'une maison atteinte a ordinairement compté plus d'une attaque.

3º M. P., à Bournabat, était seul dans sa famille à prendre de nos prophylactiques. Plusieurs attaques éclatent chez lui ; il y a un mort. M. P. soigne tous les malades et n'a pas cessé de se bien porter.

4º La famille P., à Smyrne, prend régulièrement nos préservatifs. Une servante, arrivée le matin chez elle, est violemment attaquée. Nous l'assistons toute la nuit avec le maître et la maîtresse de la maison. Elle fut sauvée, mais personne de la maison ne ressentit rien.

5º Les familles G. et H., à Séidikeui, composées de 33 personnes et soumises toutes à la prophylaxie homœopathique, traversent saines et sauves le temps de l'épidémie, malgré le voisinage d'une maison qui a eu le triste privilége de compter presque les seuls 8 cas du village, et malgré 2 attaqués (qui ne prenaient pas de préservatifs) dont un mort, chez leurs propres jardiniers logeant dans la même cour et auxquels ils ont prodigué leurs soins.

6º Lorsque l'épidémie sévissait chez les Juifs et que la plupart d'entre eux, pris d'une frayeur légitime, fuyaient les lieux d'infection, il se trouva qu'une vingtaine de familles, toutes plus ou moins éprouvées par la maladie, et formant un groupe d'une centaine d'individus, reçurent l'hospitalité dans le vaste établissement du Bain de Diane (Khalcabounar), exploité par M. Brufel. Ce brave patriote italien fit mieux que de les accueillir gratuitement : muni de prophylactiques qu'à titre de médecin de cette fabrique nous lui avions donnés, accompagnés de nos prescriptions, il les soumit avec une scrupuleuse sollicitude au traitement préservatif et obtint ce résultat digne d'être noté, qu'aucun de ces fugitifs atteints par l'influence épidémique ne fut frappé par le choléra, tandis que nombre de leurs coreligionnaires des mêmes quartiers disséminés dans les alentours, furent les victimes de la maladie dont ils portaient avec eux le germe.

Dans le fort de l'épidémie nous avons également conseillé l'usage du *soufre* dans les souliers et nous avons constaté

qu'une foule de gens de peine et d'ouvriers surtout s'en sont parfaitement trouvés.

Le nombre des cholériques que nous avons eu à soigner pendant l'épidémie, a atteint le chiffre de 248. Ils forment, quant à la nature du mal, deux groupes bien tranchés. 152 offrent des cas de cholérine plus ou moins graves qui ont cédé, la plupart, à l'*acide phosphorique* alterné avec *ipecacuanha;* et pour les plus opiniâtres, nous avons fait suivre le *soufre*. Quelquefois le *colocynthis* nous a donné de bons résultats, ainsi que la *chamomilla* et l'*arsenic* suivant les symptômes, ce dernier surtout lorsque le mal était provoqué par le refroidissement de l'estomac causé par les fruits ou les boissons froides.

Voici le tableau exact des malades qui par l'ensemble et la gravité des symptômes offraient incontestablement des cas de choléra :

Musulmans	58	: Femmes	10,	Hommes	39,	Enfants	9
Grecs	23	»	11	»	9	»	3
Juifs	7	»	2	»	2	»	3
Catholiques	4	»	0	»	3	»	1
Arméniens	3	»	2	»	1	»	0
Protestants	1	»	0	»	1	»	0
Total	96	dont »	25	»	55	»	16

Sur ces 96 cas nous avons eu à déplorer le décès de 8, soit 8 pour cent. Nous en faisons suivre le détail, en indiquant brièvement les circonstances les plus importantes de leur maladie et de leur mort.

1. Une jeune fille turque de 19 ans, dont le frère et la mère étaient morts peu de jours avant. Attaquée la dernière dans sa famille, elle était guérie, lorsque le sixième jour, ayant quitté le lit, elle mangea de la pastèque; peu après, prise de coliques sèches, elle eut recours à un remède conseillé par de vieilles femmes et qui consistait en un emplâtre *d'ail cru* sur le ventre et à l'an...!!! Elle mourut sans que nous l'ayons revue.

2. Un vieux hamal turc. Pris du mal dans la nuit, nous le

vîmes à onze heures du matin, gisant sur la terre nue, dans une mansarde, aux Grandes-Tavernes; ce n'était plus un malade, mais presque un cadavre. Par acquit de conscience, nous lui donnâmes *veratrum* et *cuprum*, mais, quand nous retournâmes le voir à quatre heures de l'après-midi, il était déjà mort.

3. Un vieil arménien M. M., souffrant depuis longtemps d'un asthme, fut atteint du choléra. Dix jours après, lorsque tous les symptômes de cette maladie avaient disparu en ne lui laissant qu'une très-grande faiblesse, il mourut subitement dans un accès asthmatique.

4. Une femme grecque d'une quarantaine d'années à Séidikeui. L'ayant vue par hasard lorsqu'on n'attendait que son dernier soupir, nous la rappelâmes à la vie par le *carb. veg.* Presque rétablie, mais mal logée, elle fut transportée, en plein soleil, dans une baraque éloignée du village où je sus dans la suite qu'elle était morte du typhus, dix à douze jours après, entre les mains des médecins allopathes.

5. Un jeune homme grec, dans une maison près du Jardin de Smyrne où il y avait déjà eu un décès. Nous le visitâmes en passant pour nous rendre au chemin de fer. Nous lui laissâmes *veratr.* et *cuprum*. Le soir, à notre retour, il était déjà enterré.

6. Un jeune grec, de douze ans, dont la sœur était morte du choléra deux jours avant, fut lui-même violemment attaqué. Soigné par nous, il était assez bien douze jours après pour qu'il nous fût permis de suspendre nos visites. Nous avons su depuis que, repris de diarrhée à la suite d'un écart dans le régime, il prit une potion ordonnée par les Sœurs de la Charité qui par hasard étaient allées le voir, et ne tarda pas à mourir.

7. Une vieille juive dans le haut quartier israélite; restée presque seule de sa famille, elle succombait le lendemain de notre première visite où nous avions pu constater son état désespéré.

8. M. R., habitant une maison isolée, au milieu des marais,

au delà de la Pointe, près d'un séchoir de peaux de bœufs, dont il respirait les émanations fétides, souffrait déjà de diarrhée depuis quatre jours, lorsqu'il prit un bain froid et dormit sous une fenêtre ouverte. Le choléra s'étant déclaré, nous fûmes appelée et nous ne nous fîmes pas d'illusion sur la gravité du cas dans des circonstances si défavorables. Il mourait quatre jours après notre première visite, en présentant tous les symptômes de l'asphyxie, calme, tranquille et se prétendant bien portant.

A côté de ce triste tableau mortuaire dont *toutes* les victimes ne devraient pas, en bonne justice, être mises sur notre compte, et encore moins sur le compte de l'homœopathie, nous placerons les quelques cas suivants que nous avons choisis en petit nombre, afin d'éviter de trop longs détails, parmi les 88 malades sauvés.

1. Un portefaix turc, ancien employé de la Banque, actuellement gardien du pont tournant sur la route de Bournabat, fut attaqué dans la matinée, et ce ne fut qu'à sept heures du soir que nous le vîmes. Nous constatâmes les symptômes suivants :

Yeux caves, — pouls insensible, — langue froide, — crampes, — respiration anxieuse, — froid aux extrémités, — urines supprimées depuis la veille, — diarrhée et vomissements aqueux comme de l'eau de riz ; — *Veratrum* et *cuprum* alternés chaque quart d'heure. On nous prévint le lendemain matin qu'on l'avait transporté dans un cafe aux Grandes-Tavernes où nous le trouvâmes dans un état pire encore que celui de la veille, car si d'un côté la diarrhée et les vomissements avaient cesse, il y avait par contre : froid glacial de la langue et de tout le corps, — mains et pieds ridés, sans élasticité, — cyanose, — pouls effacé, — voix éteinte, — grande anxiété ; — le malade se découvrait sans cesse. *Ars.* et *carb. veget.* alternés chaque dix minutes. Vers le soir, il eut un vomissement de matières noires et visqueuses ; les urines, supprimées depuis quarante-huit heures, revinrent. Peu d'heures après, la chaleur se manifesta. Le surlendemain

matin il ne se plaignait que d'une douleur brûlante à l'épigastre et d'une forte soif. *Ars.* 3e. Petites gorgées souvent répétées d'eau froide. Le soir, le malade était calme et le jour suivant la maladie cédait : point de nouvelle prescription. Le huitième jour après, il retournait trouver ses compagnons à la Banque.

2. Pendant que nous traitions ce portefaix, nous eûmes à donner nos soins à *quinze autres* de ses compagnons dans le même quartier des Grandes-Tavernes, dont trois dans le même café; et, sans répéter les symptômes qu'à peu d'exceptions près, nous constatâmes les mêmes chez tous les malades avec la même intensité, nous nous bornons à dire que nous ne perdîmes que le vieux hamal qui figure dans la liste des morts, sous le no 2, et l'on a vu dans quelles circonstances.

Les médicaments administrés ont toujours été *veratrum*, *cupr.*, *ars.*, *carbo veget.*, *acide hydrocyanique* et *soufre*. La convalescence en moyenne fut de sept à huit jours.

3. Une nourrice turque est attaquée dans la nuit du 19 juillet. État : froid général, — peau froide et ridée, sans élasticité, — yeux enfoncés, — crampes, — respiration anxieuse, — diarrhée et vomissements incessants, — pouls faible et fréquent, — absence d'urines, — langue froide, — soif vive. — *Ver.* et *cup.* Peu d'heures après, les évacuations d'en haut et de bas cessent; le lendemain, au froid succède une forte chaleur sèche, avec pouls fébrile (130). Elle prend *aconit.* qui produit une sueur abondante. Le surlendemain, elle était bien.

4. Quatre jours après, dans la même maison, était également atteinte une vieille gouvernante. Voici les symptômes que nous constations :

Cyanose à la face et aux mains, — yeux enfoncés, — froid plus marqué au visage, à la langue et aux mains, — pouls à peine perceptible, — suppression d'urines depuis plusieurs heures, — crampes, — diarrhée et vomissements, depuis cinq à six heures, — respiration anxieuse, — grande jactation. — *Ver. et cup.* chaque quart d'heure alternativement. Le matin, les selles et les vomissements étaient arrêtés, la chaleur avait reparu, — pouls

presque normal, — soif et agitation ; *ars.* est administré ; peu après les urines reviennent, et, dès le lendemain, la malade entrait en pleine convalescence.

5. Appelé en même temps auprès de la maîtresse de la maison, qui n'avait eu que des coliques suivies de peu de diarrhée et de deux vomissements, nous lui donnâmes *ipec.*, alterné avec *acide phosph.* dont nous n'obtînmes pas l'effet attendu. Dans l'intervalle de nos visites, on lui conseilla, pour amener une prompte guérison, de manger copieusement d'une espèce de fruit rouge du cornier ou sorbier, appelé ici *crania*, d'un goût très-âpre et très-aigre et regardé parmi le peuple comme un puissant astringent. L'effet en fut foudroyant. Les évacuations d'en haut et de bas, accompagnées de crampes violentes à l'épigastre, aux reins et au tronc, étaient tellement fréquentes que ce ne fut qu'à grand'peine que nous pûmes lui faire prendre quelques cuillerées de médicament qu'elle rendait aussitôt. Épuisée, elle tomba dans une léthargie voisine de la mort ; glacée, raide, il n'y avait plus qu'à penser à son enterrement, ce qu'on fit dans la maison, au milieu de la désolation générale. Nous ne voulûmes pas tenir la partie pour perdue : nous lui fîmes avaler, non sans difficulté, *carb. veg.*, et, sous l'action de ce seul médicament, non-seulement elle revint à la vie, mais elle recouvra sa bonne santé en peu de jours, grâce à une nourriture substantielle.

6. Quatre autres individus y furent également attaqués par le choléra d'une manière plus ou moins violente, ce qui faisait sept — sans parler de trois cas de cholérine — dans cette même maison. (On a remarqué ces attaques multipliées dans presque toutes les habitations infectées par le mal, et ici il y avait cette particularité remarquable que vingt-huit matelas avaient été salis par les évacuations de la maîtresse de la maison.) Tous nos sept malades ont été guéris, y compris un enfant de deux ans.

Qu'on nous permette de faire remarquer que, dans la maison attenante, un Turc était attaqué et mourait en peu d'heures sans avoir voulu ni médecin ni médicaments.

7. Par contre, vis-à-vis de la maison si terriblement éprouvée, la femme d'un effendi était prise du mal et, quoique n'ayant eu recours à nos soins que lorsque déjà elle était dans la période algide, elle était sauvée en peu de jours, grâce à *ver.*, *cupr.*, *ars.* et *sulf.* De même la femme d'un employé de la douane, logée dans ce voisinage, atteinte du choléra et déjà passée à l'état typhoïde, par l'emploi du *laudanum* qui n'avait fait qu'arrêter les évacuations en rejetant le mal sur le cerveau, recouvrait la santé dix jours après, en prenant *rhus.*, *bryo.*, *ars.*, *bell.*

8. En revenant un jour de nos courses dans les quartiers turcs, nous fûmes abordé par un homme au désespoir, qui nous conduisit à son logement au milieu d'un dédale de ruelles et dans le haut de la ville. Nous nous trouvâmes en présence de son enfant de quatre à cinq ans, pris violemment du mal après avoir mangé de la pastèque. État : froid glacial de tout le corps et peau raide, – cyanose, — yeux enfoncés, — diarrhée et vomissements très-fréquents et aqueux comme de l'eau de riz, — oppression ; — il était étendu en plein air sur la terre. Nous lui laissâmes *ver.* et *cup.* à prendre chaque dix à quinze minutes. Dans l'impossibilité de retrouver cette mansarde perdue, nous ne pûmes en avoir des nouvelles que quelques jours après, et c'étaient des bénédictions que nous donnait le père pour cette guérison obtenue par ces seuls médicaments.

9. Un badigeonneur français, habitant le quartier arménien, vient, un vendredi, réclamer nos soins pour sa fille âgée de six ans et offrant les graves symptômes du malade précédent. *Ver.* et *cup.* alternativement chaque quart d'heure lui sont administrés. Le lendemain, la chaleur était revenue, les évacuations avaient cessé, les urines avaient reparu, son pouls s'était relevé. Nous lui ordonnâmes simplement la crême de riz. Le dimanche, la sœur cadette, attaquée également, fut visitée par les bonnes Sœurs de charité (nous étions à la campagne où des cholériques réclamaient nos soins avec instance) ; on lui donna une potion de *laudanum*. Le lundi, à notre retour dans cette maison, nous trouvâmes notre malade guérie, l'autre déjà morte.

10. Le 9 juillet, vers minuit, un jeune homme, habitant le quartier Saint-Jean, vient précipitamment réclamer nos soins pour sa femme atteinte du mal. État : refroidissement plus prononcé aux extrémités, — pouls filiforme et fréquent, — yeux caves, — crampes depuis l'après-midi, — plusieurs selles aqueuses, — grande anxiété, — soif, — vomissements continuels et en notre présence, — urines supprimées depuis le matin. — *Ver.* et *cup.* alternés. Entrée en convalescence trente heures après; guérison complète en peu de jours.

11. A onze heures du soir, un menuisier, V. G., près de la grande maison de M. Constant, avait son enfant de quatre ans mourant d'une attaque foudroyante de choléra. État : froid glacial dans tout le corps, — pouls effacé, — cyanose, — face cadavérique, — peau des mains sans élasticité, — pas d'autre signe de vie que l'écoulement incessant d'une eau jaune blanchâtre de la bouche et d'en bas. — *Ver.* alterné avec *ars.* La chaleur revenait avant le jour, les évacuations cessaient, les urines fluaient. *Acón.* est donné. Une transpiration abondante survient ; quatre jours après, l'enfant jouait dans la cour de sa maison. Il est à noter que, cinq jours avant, dans cette même famille, le père, bien portant, était resté un soir, jusqu'à une heure avancée de la nuit, sur le devant de sa porte. En rentrant il fut pris d'un malaise général; impossibilité de rester debout, douleurs crampoïdes à l'estomac et aux mollets, engourdissement des doigts, froid aux reins et au dos; il avait la voix éteinte, la face pâle, l'air égaré. Appelé immédiatement, nous lui donnâmes deux gouttes d'*esprit de camphre* sur un morceau de sucre, puis en solution dans l'eau chaque cinq minutes. A la cinquième ou sixième dose, il eut une forte réaction de chaleur suivie promptement d'une transpiration générale qui continua deux jours entiers. Il se leva le troisième jour, affaissé comme s'il eût fait une longue maladie, mais se rétablit vite et complétement.

12. A Bournabat, une femme de quarante-cinq ans, mariée au jardinier de M. C., avait perdu, peu de jours avant, son fils atteint du choléra, et sa propre sœur gisait morte dans un

autre lit, le jour où je fus appelé. — État : yeux caves, — pouls fréquent et petit, — bourdonnement dans les oreilles, — soif ardente, — respiration suspirieuse, — douleur à l'épigastre, — diarrhée aqueuse, — vomissements, — urines supprimées depuis la veille, — grande agitation et crainte de la mort. — *Ver.* et *cuprum* alternés. Le lendemain, tandis que nous allions la voir, on nous dit qu'elle était morte; toutefois nous nous rendîmes chez elle. Nous constatâmes les symptômes suivants : cessation de la diarrhée et des vomissements, — cyanose à la face et aux extrémités, — peau froide et ridée sans élasticité, — yeux enfoncés, — pouls nul, — voix éteinte..... Le cas était désespéré; mais elle vivait encore. *Acide hydrocy.* 30e, huit globules dans un demi-verre d'eau à administrer en petites cuillerées chaque quart d'heure. Quand nous la revîmes le soir, elle avait un peu de chaleur et le pouls était relevé. Elle avait des vomissements et de la diarrhée qui s'arrêtèrent sous l'action du *ver.* 5e, répété. La réaction fut violente : chaleur forte, pouls fébrile, soif ardente. *Acon.* Selles verdâtres avec brûlement à l'anus et au rectum. *Arsen.* Entrée en convalescence le lendemain; huit à dix jours après, elle était parfaitement guérie.

A Sidikeui, nous dirons simplement, pour ne pas nous répéter inutilement, que dans ce village nous arrivâmes à temps pour arracher à la mort quatre individus attaqués du mal, — presque au moment où quatre décès de choléra étaient constatés dans la même maison, — et déjà parvenus à la période algide, ainsi qu'une femme abandonnée comme morte, et qui, rappelée à la vie par le *carbo. veget.*, s'éteignait dix jours après, dans les circonstances rapportées au n° 4 de notre tableau mortuaire.

Bien qu'il n'ait tenu qu'à nous de continuer l'énumération de nos guérisons, nous avons cru inutile de répéter sans cesse les mêmes choses. Nous pensons d'ailleurs que cet exposé suffira dans tous les cas à nos lecteurs. Nous demanderons seulement s'il existe des médecins qui se seraient cru en droit d'abandonner à la médecine expectante les malades dont nous avons parlé. Poser la question c'est assurément la résoudre. Si donc

ces malades ont guéri, et ils ont guéri en effet, c'est au traitement homœopathique, et à lui seul, que reviennent les honneurs de la guérison.

Il est bon de noter qu'à part les rares attaques que nous avons été appelé à traiter dans la période d'invasion et pour lesquelles nous avons employé l'*esprit de camphre* d'Hahnemann (qui ne nous a jamais fait défaut), nous avons fait usage, pour tous les autres cas, de médicaments en globules depuis la 3e jusqu'à la 30e dynamisation, et plus généralement de la 12e. Nos prophylactiques distribués étaient également à la 12e.

Nous n'avons jamais conseillé les frictions que nous croyons plutôt nuisibles, ni eu recours aux lavements pas plus qu'aux sinapismes.

Nos médicaments sortent tous des pharmacies homœopathiques spéciales de MM. les chevaliers Catellan frères, de Paris, dont la probité, l'habileté et le talent jouissent d'une renommée incontestable.

En résumant l'exposé qui précède et qui, quoique succint, présente un tableau d'un ensemble vaste et fécond en observations générales, qu'il nous soit permis de consigner ici quelques réflexions qui nous paraissent importantes.

La nature de notre travail non-seulement le comporte, mais l'exige. — La science en fera son profit.

Il est hors de doute que la maladie nous a été importée par des passagers venant des lieux infectés. Est-ce par le simple contact de linges sales? Est-ce par absorption des matières cholériques, dont ils étaient imprégnés et acquérant une puissante force de communication par le milieu de l'eau? Est-ce par ces deux causes réunies qu'elle s'est ensuite propagée si rapidement? Ce sont-là autant de questions que suggèrent l'observation des faits et la marche de la maladie dans sa période d'invasion, mais dont les réponses ne peuvent être facilement formulées.

Un autre fait qui a frappé tout le monde, c'est que rarement il y a eu un seul cholérique dans une même famille ou dans la même habitation. C'est par groupes que les quartiers ont été

infectés, et dès qu'on constatait un malade sur un point, il y avait toujours plusieurs attaques qui suivaient presqu'immédiatement. Cefait ne serait-il pas dû aux miasmes dégagés par les excréments des malades? Il y a de fortes raisons pour le croire, d'autant plus que la désinfection des vases, linges et chambres de malades que quelques familles prudentes ont immédiatement pratiquée, a donné les meilleurs résultats.

Des cas par contact (attouchement) direct, on n'en a pas constaté.

Pendant presque toute la duré de l'épidémie, on a été à même de remarquer l'espéce de cessation ou diminution de vie animale, surtout parmi les insectes ailés et les oiseaux. Les hirondelles, les moineaux, les mouches, les moustiques, les guèpes, les papillons avaient disparu, et leur retour a marqué la fin presque compléte du fléau.

On dit même, mais nous ne pouvons rien affirmer á ce sujet, que, du côté de Nimfio, une grande plaine était jonchée d'hirondelles mortes.

Du 24 juin à ce jour, il n'a plu que deux fois, le 25 juin et le 7 juillet, et il n'y a pas eu de décés ces deux jours.

Le vent dominant pendant l'epidemie a eté le S.-O. Le ciel a éte toujours beau.

Le baromètre, ainsi qu'il résulte des tableaux météorologiques que M. Purser, ingénieur en chef du chemin de fer d'Aïdin, a eu l'obligeance de mettre à notre disposition, a donné lieu à l'observation suivante : dés l'invasion de la maladie il a éprouvé une dépression, qui s'est maintenue jusqu'á la fin; ensuite il suivait une marche ascendante et descendante en raison directe de l'augmentation ou de la diminution des décés. C'est le contraire pour le thermomètre.

La plupart des cas se sont déclarés la nuit, et l'on a observé que nombre de personnes ont été attaquées pour s'être exposées aux courants d'air, à la rosée du soir, ou pour avoir mangé des fruits et surtout des pastéques.

Bien peu de cas se sont déclarés sans avoir été provoqués

par une cause. Les affections morales, comme toujours, ont joué un grand rôle.

Les marchands de tabac ont comparativement payé un large tribut à la maladie. Ne serait-ce pas une indication que la science devrait noter?

L'usage souvent immodéré du *laudanum*, dont plusieurs de nos médecins se sont servis, n'a provoqué que de funestes effets, au point que, lorsque les malades ne mouraient pas de choléra, ils étaient peu de jours après emportés par le typhus. Notons qu'aucun cas de typhus ne s'est déclaré chez les cholériques traités homœopathiquement.

Plus il y a d'agglomération dans un centre populeux et plus il y a naturellement d'intensité dans le mal. Cette observation, vraie pour toutes les épidémies, paraît plus particulièrement s'appliquer au choléra. On ne peut donc nier que l'émigration qui a pris ici de très-vastes proportions, au point d'avoir réduit à la moitié environ la population de Smyrne, n'ait grandement contribué à rendre la présence du fléau parmi nous moins meurtrière. L'on ne saurait, en présence des résultats obtenus, blâmer cette tendance des populations à fuir les lieux d'infection. Pratiquée sur une large échelle, cette dispersion serait peut-être un puissant moyen déjà pour enrayer le mal.

L'inquiétude qui, durant ces tristes journées, agitait tout le monde, a rendu prudents même les imprudents et conseillé à une foule d'indifférents une stricte observance d'un régime régulier et simple. Cette prudence a puissamment contribué, de l'aveu de tous, à restreindre le nombre des attaques.

Enfin, en observant sans prévention, pour en tirer un heureux présage, les brillants résultats de la prophylaxie (*veratrum et cuprum*) telle qu'elle est conseillée par l'homœopathie, telle qu'en cette circonstance nous l'avons pratiquée avec tant de succès comme partout, on peut entrevoir le moment, où, dépouillées de tout préjugé, puisant leurs convictions dans la logique des faits, les masses, menacées de l'invasion de cette terrible maladie, se hâteront d'adopter généralement les moyens préservatifs. Alors ne pourrait-on pas voir l'épidémie

du choléra, dont le nom seul est aujourd'hui un épouvantail, avec le même calme que la petite vérole, ce mal qui effrayait nos pères, il y a un siècle à peine, à l'égal de la peste, et si victorieusement combattu aujourd'hui, grâce à la découverte du célèbre Jenner, ce précurseur de l'immortel Hahnemann, qui, guidé par l'éternelle et salutaire loi des semblables, en a trouvé dans le *vaccin* le spécifique par excellence?

Voici nos conclusions; elles seront courtes et basées sur les faits.

Comme toujours, comme partout, l'allopathie s'est montrée souverainement impuissante contre le choléra.

La moyenne des décès, qu'elle a constatés dans notre ville, répond aux chiffres de toutes ses statistiques connues, c'est-à-dire qu'elle flotte entre 60 et 70 pour cent.

Par contre, l'homœopathie a préservé des milliers d'individus même placés dans les conditions les plus défavorables. La moyenne des décès parmi ses malades a été comme toujours insignifiante, de 7 à 8 pour cent, chiffre qui ne dépasse pas celui de beaucoup de maladies ordinaires (1).

A nos contradicteurs de bonne foi, nous offrons de mettre sous leurs yeux nos notes journalières, régulièrement tenues, sur tous les cas que nous avons eu à traiter. Nous sommes prêt à les accompagner sur les lieux où nous avons soigné et guéri nos malades, à les mettre à même de prendre tous les renseignements qu'ils désireraient pour se convaincre de la vérité des faits exposés. A nos détracteurs quand même, nous répondrons par ces paroles d'un publiciste distingué :

« *Il est dans la nature de l'homme de se roidir contre les*

(1) Et qu'on ne nous oppose pas les résultats du traitement des cholériques par le Doct. Chargé à l'Hôtel-Dieu de Marseille en 1855. Là encore, malgré les conditions rendues à dessein des plus défavorables et bien qu'ayant eu à opérer sur des cas désespérés, l'homœopathie n'a pas perdu plus de malades que l'allopathie, ce qui est déjà beaucoup. Mais, en outre, le Doct. Chargé a rétabli les vrais faits, donné des preuves à l'appui, fait ressortir les conséquences et provoqué ses contradicteurs à lui répliquer, dans un mémoire « *Trois jours d'homœopathie à l'Hôtel-Dieu de Marseille pendant le choléra de* 1855. » resté jusqu'ici sans réponse. Nous y renvoyons nos lecteurs.

découvertes; la préoccupation des intérêts matériels, l'orgueil des amours-propres froissés, les habitudes, les idées préconçues ont une telle puissance, qu'il est sans exemple qu'une innovation, même la plus immédiatement utile, n'ait pas soulevé une violente opposition. »

Quant à nous personnellement, nous avons la conviction d'avoir arraché bien plus d'une victime au choléra, et *une* seule, nous l'avons déjà dit, aurait suffi pour nous faire oublier nos ennuis et nos peines.

Enfin, nous avons la conscience d'avoir rempli notre devoir; notre ambition est pleinement satisfaite.

Smyrne, le 28 septembre 1865.